

1. Chapitre 1 : Le hold-up

PROMOTION

Vous en payez trois, Michemin vous offre le quatrième.

Pose gratuite.

Michemin fait une promotion sur les pneus dans le garage où papa est mécanicien. Pose gratuite ! Belle idée ! Il a un travail fou. Justement la semaine où ses patrons sont partis en vacances.

Le midi, on mange à la maison, mais papa repasse par le garage avant de m'emmener à l'école. En attendant qu'il soit l'heure, j'évolue sur le parking du garage et autour des pompes à essence. Idéal pour faire du roller. Une vraie piste de danse. J'adore le roller, et ça, sans me vanter, je crois que je suis l'une des meilleures de l'école.

Mais maintenant, il est l'heure ; Je m'assieds, change de chaussures et vais ranger mes patins dans la DS noire de papa. L'ennui avec cette promotion, c'est que j'arrive à la dernière minute.

- Il est 13h16, lui dis-je. Ce serait bien si on partait.

Papa se dirige vers le bureau, les clés d'une voiture de location à la main. Parce que le garage loue aussi des voitures. Je le suis.

- Dans deux minutes, ma petite puce, me répond-il.

Il s'adresse à la secrétaire :

- Madeleine, la Peugeot de location a des problèmes. Je vais la prendre pour conduire Pélagie à l'école. Le moteur tousse. Je veux l'essayer.

Madeleine encaisse l'essence et s'occupe des papiers de location des voitures.

C'est une grande sentimentale, elle a toujours sur sa caisse des romans photos racontant des histoires d'amour. Madeleine répond au téléphone, tamponne les chèques, donne les papiers, tend les clés, parle aux clients, rend la monnaie. Mais elle garde toujours un œil sur son roman-photo. Une moitié de Madeleine est assise derrière la caisse pour les clients de la station-service, l'autre moitié de Madeleine est allongée sur une plage de sable blanc avec les héros de ses histoires d'amour !

Heureusement, la Maison de la Presse où elle achète ses magazines est juste en face du garage. Elle n'a pas beaucoup de chemin à faire pour s'approvisionner.

- Hé, Madeleine, ce n'est pas le moment de lire. Donnez-moi plutôt les papiers de la Peugeot blanche.

- Oh, monsieur Didier, excusez-moi... Les papiers de la Peugeot... Voilà, monsieur Didier...

- Si je comprends bien, dis-je à mon père, il faut que je déménage mes rollers.

- Si tu veux les emporter à l'école, oui. Le coffre de la DS est ouvert. Tiens, voici les clés de la Peugeot. Je passe un coup de téléphone et j'arrive.

Je prends les clés, sors sur le parking et transfère ma paire de rollers de notre voiture à la voiture blanche que Papa conduira pour m'emmener à l'école. Puis j'ouvre la portière, m'assieds et soupire un grand coup en voyant l'heure sur le tableau de bord : la montre indique 13h23. Je vais encore arriver après la sonnerie.

2. Chapitre 1 : Le hold-up

Mon père, je l'adore, mais en ce moment, je le déteste. Depuis que nous sommes partis, j'essaie de lui expliquer qu'une fois de plus, je devrai affronter le froncement de sourcils de mon maître.

- Papa, tu m'écoutes ? On part trop tard.
- Hum... hum...

Il tend l'oreille vers les bruits du moteur. Ah, les mécaniciens !

- Si je te chantais Petit Papa Noël, ça te ferait le même effet !
- Hum... hum...

Je me cale dans le siège, croise les bras et me tais, les yeux fixés sur la montre de la voiture qui indique 13h28. La circulation est dense sur le boulevard.

- Je crois que ça vient du carburateur, dit Papa ;

Feu rouge. Feu vert. On parcourt cent mètres dans une circulation en accordéon.

- C'est sûrement un gicleur à moitié bouché...

13h31. Nous sommes devant la poste. L'école est sur le trottoir opposé, à moins de cent mètres.

- Arrête-moi là. Je vais finir à pied.
- D'accord, ma puce. Vas-y, le feu est rouge.

Je me penche en avant, lui pose un bisou sur la joue, ouvre la portière et saute sur le trottoir. Je fais deux pas vers le coffre. A ce moment, le feu passe au vert. Des coups de klaxons impatients incitent à des

démarrages nerveux. Papa embraye d'un coup sec et la voiture s'éloigne brutalement, me laissant les mains vides sur le bord du trottoir.

- Oh non ! Mes rollers sont restés dans le coffre !

A 15h, c'est la récréation. Les copains de la classe se bousculent dans le couloir pour sortir au plus vite. Moi, je suis de très mauvaise humeur. Sans rollers ma récréation est fichue. Je me dirige vers la grille qui borde le boulevard, donnant des coups de pied dans les graviers. Je m'assieds sur le muret, empoigne deux barreaux et me tourne vers l'extérieur. Je regarde la rue. La circulation est fluide, les voitures moins nombreuses. Je serre les mains et essaie de secouer les barreaux pour dissiper ma rage.

Brusquement, une puissante sirène déchire la tranquillité du boulevard. Je tourne la tête vers la poste. La vibration stridente me perce les oreilles. A ce moment, une voiture blanche démarre en trombe, toujours devant la poste. Ses pneus crissent sur le bitume et son moteur rugit comme celui d'une formule 1 au moment du départ. Instinctivement, j'appuie mon visage entre deux barreaux et essaie de voir ce qui se passe. La voiture passe devant moi à toute vitesse. Le moteur crache un bruit formidable, comme s'il était sur le point d'éclater. Il me semble qu'il y a deux personnes à l'intérieur, l'une au volant, plutôt mince, porte des lunettes noires et un foulard sur la bouche, l'autre assise à côté est penchée en avant. Mais je n'en suis pas très sûre parce que tout va très vite. Je tourne la tête pour suivre sa fuite. La voiture double une camionnette sur la droite, sur la file de gauche. Puis elle se noie dans la circulation et je la perds de vue.

.....

3. Chapitre 1 : Le hold-up

La scène n'a duré que quelques secondes. La sirène hurle toujours. Les élèves se précipitent vers les grilles ; on distingue les deux notes de la sirène d'une voiture de police qui approche. Puis la sirène plus puissante d'un autre véhicule retentit. Les lueurs bleues d'un gyrophare éclatent à l'extrémité du boulevard. Les pompiers et le Samu arrivent à leur tour. Bientôt, le boulevard est barré par des véhicules bleus, rouges ou blancs. Des hommes courent. Des portières claquent. Des radions crachotent.

.....
Curieusement, nous nous taisons. Un homme passe en courant devant l'école et lance à l'un des instituteurs « il y a eu un hold-up à la poste ! » Aussitôt, mille commentaires fusent :

- Un hold-up avec des gangsters !
- Le Samu descend des civières.
- Forcé, il y a des morts et des blessés.
- Ils ont tiré des coups de feu.
- Ils avaient des mitraillettes et des revolvers.
- Il doit y avoir du sang partout.
- Ils ont piqué cent millions !
- Ils ont pris des otages.
- Oui, des femmes avec des enfants.

On se tord le cou, mais finalement, on ne voit pas grand-chose parce que les véhicules de police font écran. Policiers, pompiers, médecins et infirmiers s'affairent de l'autre côté. On entrevoit leurs blouses

blanches ou leurs képis quand ils montent les quatre marches pour entrer dans le bureau de poste.

Soudain de grands coups de sifflet retentissent derrière nous. On a d'abord l'impression que ce sont les policiers, mais on se rend très vite compte que le directeur est sorti de son bureau.

- En rang ! En rang immédiatement !

Il court d'un instituteur à l'autre, empoigne quelques enfants au passage et leur demande de s'éloigner des grilles.

- Rentrez-les en classe, ordonne-t-il aux maitres. Ce n'est pas un spectacle. Il reste peut être des gangsters à l'intérieur. En rang ! En rang ! Il y a peut-être encore du danger. Pressons.

Maitres et maitresses, leurs élèves, bon gré, mal gré, tout le monde se dirige vers l'entrée des classes. Je rejoins mon groupe au moment où la sirène de la poste s'arrête. J'ai soudain l'impression qu'un immense silence tombe du ciel.

En une sorte de flash, je revois la voiture blanche du ou des gangsters passer devant moi à pleine vitesse et se faufiler pour doubler a camionnette sur la droite. D'où vient cette curieuse impression que la voiture m'a ... « regardée » en passant ? Les gangsters se sont-ils retournés ? Les feux arrière se sont-ils allumés ?

Je réalise brusquement qu'un détail de la plaque minéralogique est resté gravé dans ma mémoire. Ces deux yeux, j'en suis sûre maintenant, ce sont les lettres de la plaque. Deux lettres identiques, comme OO ou DD ou GG... deux lettres rondes en tout cas, comme deux yeux !

4. Chapitre 2 : La caissière est amoureuse

- Forcément, explique Jérôme tout en gonflant un pneu, elle lit tellement de romans photos qu'à la fin ça lui chamboule la tête. Elle ne pense qu'à ses histoires d'amour et elle se prend pour une star. Moi, je te le dis, Madeleine elle s'y croit, mais elle n'a pas le look !

Le soir, après l'école, je reviens au garage avec papa. Maman travaille dans un supermarché. Elle termine tard et il n'y a personne à la maison. Je goûte en bavardant avec Jérôme, l'apprenti mécanicien qui travaille avec mon père. Après, je fais mes devoirs dans le bureau près de Madeleine et, vers 19h, papa et moi, nous rentrons à la maison.

Jérôme, je l'aime bien, parce qu'il est amusant quand il raconte les histoires d'amour de Madeleine.

Madeleine a dans les 35 ans, un physique de femme très épanouie et de nombreuses tentatives de mariage ratées à son passif. Elle est très amoureuse en ce moment.

- Tiens, regarde-la, elle va encore lui téléphoner.

Jérôme se baisse vers son pneu pour ne pas avoir l'air d'espionner, mais son regard est dirigé vers le bureau vitré très éclairé. De l'atelier, aucun détail ne lui échappe.

- Elle appelle peut être un client ?

- Un client ! Ma pauvre Pélagie, mais tu n'y connais rien en amour ! Tu ne l'as pas vue se remettre du rouge à lèvres avant de décrocher ?

- Qu'est ce que ça prouve ? De toute façon, son amoureux ne peut pas voir le rouge à lèvres au téléphone.

- Mais je te dis que c'est dans sa tête. Comme elle téléphone à son amoureux, elle se fait belle pour lui plaire, comme s'il était devant elle. Je te le dis, c'est dans sa tête.

Le correspondant a dû décrocher parce que Madeleine remonte brusquement une mèche de cheveux rebelle et rectifie un pli de sa jupe.

- Tiens, regarde-la faire des manières. Je te le dis, elle téléphone à son amoureux. Moi, je l'ai vu son amoureux, déclare Jérôme, qui poursuit l'espionnage en gonflant son pneu. C'est pas un vieux ! Il a au moins 40 ans. Avec ses costumes trop larges et ses lunettes de bigleux, il ressemble à un pépé. Hier midi, il est venu la chercher. Devine ce qu'il a comme voiture ? Cherche pas, tu ne trouveras jamais. Je te le donne en mille : il a une Lada ! Et verte en plus, une Lada verte comme l'entrée d'un Leroy Merlin.

Madeleine jette un coup d'œil autour d'elle et met la main devant sa bouche.

- Ah ! Je voudrais bien entendre ce qu'ils se racontent. On rigolerait bien.

On tend l'oreille, mais on n'entend rien. A l'autre bout de l'atelier, Papa règle un moteur. Je le vois prendre un tournevis sur l'établi et plonger littéralement sous le capot. Le moteur rugit et ramène Jérôme à la réalité. Il regarde l'aiguille du gonfleur :

- Oups ! 3 kilos de pression ! Encore 2 secondes et il éclatait, le boudin !

5. Chapitre 2 : La caissière est amoureuse

Le bureau du garage n'est pas l'endroit idéal pour faire ses devoirs, mais, moi, j'aime être là. Des clients entrent et sortent à chaque instant pour payer l'essence ou la location d'une voiture. Ils parlent de choses et d'autres. C'est intéressant.

- Vous êtes belle comme un cœur, Madeleine ! dit un client en entrant pour payer son essence. Vous passez à la télé ou vous avez un rendez-vous d'amour ?

- Oh, monsieur Bernard ! répond Madeleine en roucoulant.

- Votre rendez-vous, c'est pas avec l'un des gangsters qui ont fait le coup de la poste au moins ? Vous êtes au courant ? Du travail rapide. Trop. A mon avis, il ne s'agissait pas de professionnels. Ils ont raflé l'argent liquide de la caisse mais ils n'ont pas touché au coffre. Il paraît qu'il y avait des millions !

Madeleine sourit et hoche la tête comme si elle était très intéressée. En vérité, elle écoute à peine. Elle rend la monnaie tandis que l'homme continue ses explications :

- ... enfin, je dis les gangsters parce qu'il paraît qu'ils étaient deux, mais un seul est entré dans la poste. L'autre l'attendait dehors au volant d'une voiture blanche.

Madeleine lance de grands « oui, oui, oui » à monsieur Bernard, mais elle tend la main vers le client suivant pour prendre les billets. Monsieur Bernard comprend, il s'éloigne et s'en va en lui adressant un petit geste amical.

- C'étaient peut-être pas des professionnels, reprend l'arrivant. N'empêche qu'ils ont raflé trois ou quatre mille euros. C'est pas si mal. Moi je m'en contenterais.

- Et la prison, Monsieur Georges ? plaisante Madeleine.

- Oh, la prison, c'est pas ce qu'on prétend. Il paraît qu'ils ont la télévision et des ...

Mon livre de grammaire et mon cahier de brouillon sont posés sur le bureau où Madeleine rédige les contrats de location des voitures. C'est toujours là que je travaille. Les devoirs s'éternisent d'ailleurs, parce qu'à force d'écouter les parlottes des uns et des autres, je perds le fil de mes idées. Dès que la conversation devient moins intéressante, j'essaie de me concentrer un peu et je relis la consigne. « Dans les phrases suivantes, souligne les compléments d'objets.... ». Je copie. Je souligne les compléments d'objets machins.

Le téléphone sonne. Madeleine frappe à la vitre de l'atelier et appelle Jérôme pour lui demande si la vidange de la voiture de Madame Lavolle est terminée. Papa s'active autour d'un Citroën. Des voitures se garent devant les pompes à essence. Il y a du va-et-vient dans le bureau.

Tout en écrivant, je ne peux m'empêcher de penser au hold-up... Quand même, quatre mille euros, c'est important. La voiture des gangsters est passée juste devant moi. Et l'impression qu'elle avait deux yeux à l'arrière et qu'elle me regardait fixement reste gravée dans ma mémoire.

Les clients se succèdent. La porte du bureau s'ouvre et se ferme. Ce soir les gens n'ont qu'un seul sujet de conversation : le hold-up.

6. Chapitre 2 : La caissière est amoureuse

Vers six heures moins le quart, il y a une accalmie. Personne à l'essence, ni à la location de voitures. Madeleine jette un coup d'œil dehors. Pas de client en vue. De l'autre côté de la vitre, Jérôme m'adresse de grands gestes. Il transforme sa main en téléphone et, le pouce dans l'oreille, le petit doigt au ras des lèvres, il imite Madeleine, la main sur le cœur, les yeux mi-clos, la tête penchée. Quel clown !

Madeleine décroche et compose un numéro à toute vitesse.

- C'est toi, mon amour ?

Elle tourne le dos à l'atelier, et c'est heureux parce que Jérôme ne se prive pas. Il imite maintenant l'amoureux transi de Madeleine.

- Mon amour... Comment ? Tout de suite ? mais ce n'est pas raisonnable. Je ne quitte qu'à 7h et ...

- ...

- Mais tu es fou ! Non, il n'y a pas beaucoup de monde... Je ne sais pas. peut-être que monsieur Didier...

Je tends l'oreille. C'est très amusant d'écouter une conversation d'amour. Au bout du fil, l'homme insiste. Il voudrait qu'elle quitte son travail pour le rejoindre immédiatement. Madeleine rougit. Finalement elle met la main devant sa bouche et murmure :

- A 6h05. D'accord. A tout de suite. Je t'embrasse.

Elle raccroche. Je plonge vers mes compléments machins. Comme j'ai la tête enfouie dans mon livre de grammaire, Madeleine doit croire que je

n'ai rien entendu. Elle se redresse et frappe à la vitre pour appeler Jérôme. L'apprenti pointe l'index vers sa poitrine : « Moi ? ».

- Mais oui, mon p'tit Jérôme, toi ! Appelle Monsieur Didier. J'ai un contretemps.

Jérôme disparaît vers le fond de l'atelier, là où Papa fait ronfler un moteur. Le bruit s'arrête. Papa écoute et s'approche du bureau.

- Ah, monsieur Didier. J'ai un petit problème ? Il faudrait que je parte tout de suite... à cause de ... C'est pour aller... Enfin, vous comprenez quoi.

Papa la regarde. Je remarque que les coins de ses lèvres ont tendance à s'écarter mais qu'il résiste pour ne pas sourire. Il a deviné mais ce départ prématuré l'ennuie. Il est le responsable du garage et il est trop consciencieux pour admettre qu'on puisse resquiller une heure de travail. Madeleine le remarque.

- Monsieur Didier... Soyez chic. Je rattraperai demain midi.

Papa et Madeleine s'entendent bien. Ils se rendent souvent service. Et puis, papa est un homme qui sait difficilement refuser.

- Bon, d'accord. Mais faites attention de ne pas avoir d'accident. Normalement, vous ne terminez qu'à 7h.

- Oh, merci, monsieur Didier. Vous êtes un amour !

- Rien de spécial avant la fermeture ?

- Toutes les voitures de location sont rentrées, explique Madeleine en le raccompagnant dans l'atelier. A 7h, il faudra ...

- Je n'entends pas la suite. Je laisse éclater le fou rire que je contiens à grand peine depuis le début.

7. Chapitre 2 : La caissière est amoureuse

A 7h moins 05, Papa me fait signe de le rejoindre.

- Range tes affaires, ma puce et cours acheter le magazine télé avant que la Maison et la Presse ne ferme. J'allais l'oublier. Ta mère me l'a demandé à midi.

- J'peux prendre un Tom-Tom et Nana ?

- Tu me coûtes cher... Oui. Mais ne traîne pas.

Il me tend un billet de 20 euros. Je retourne dans le bureau en sautillant. Mon cartable est prêt. J'enfile mon blouson. Je cours sur le parking, ouvre la portière et jette mon sac sur la banquette arrière de notre voiture : une DS Citroën noire de 1965. Une vraie voiture de président. Je le sais, parce que papa ne rate jamais une occasion de rappeler qu'il roule dans la même voiture que le générale de Gaulle.

Le passage piéton se trouve presque devant le garage. Je traverse et entre dans la Maison de la Presse.

- Bonjour, Madame Santini.

- Bonsoir, Pélagie. Presse-toi, on ferme.

Je réponds oui, mais c'est uniquement pour ne pas la contrarier. Une dizaine de client furètent encore parmi les centaines de journaux qui s'alignent sur les cinq étages des immenses présentoirs fixés le long du mur. Je prends le journal télé. Puis je me dirige vers les bacs où sont classés les BD et mes Tom-Tom et ana. Je les ai presque tous.

De là, je vois le garage. Papa est en train de fermer la grille du parking où sont rangées les voitures de location. Une à une, les lumières de la station-service s'éteignent.

- Dix euros cinquante, dit madame Santini en glissant mes deux magazines dans un sachet plastique.

- Voilà.

Quand je sors de la Maison de la Presse, Papa éteint la lumière du bureau et ferme la dernière porte à clé. Jérôme court sur la piste à essence à côté de sa Mobylette pour la mettre en route. Au passage, il me lance en imitant la voix roucouillante de Madeleine :

- Au revoir mademoiselle Pélagie. Vous êtes un amour !

Sa mobylette pétarade. Il s'engage sur le boulevard. Papa monte dans sa DS noire.

Quand Maman rentre, la table est toujours mise. C'est mon travail et je n'oublie jamais. Papa, lui, prépare le repas. Enfin, il fait réchauffer ce que Maman a cuisiné. Nous nous mettons à table dès que Maman est là. En général, je commence par lui raconter ma journée en détail.

- ... C'est pour ça que mes rollers sont restés dans le coffre de la voiture de location que Papa essayait. C'est pour ça aussi que je ne jouais pas à la récré quand les gangsters sont sortis de la poste. J'ai...

D'habitude, elle m'écoute très attentivement, me demande des précisions, me sourit. Mais ce soir, elle ne prête guère attention à mes histoires de rollers, de hold-up et de sirènes de police.

- ... la voiture blanche a failli monter sur le trottoir pour doubler une camionnette et...

8. Chapitre 2 : La caissière est amoureuse

Papa lève doucement le bras et sa main ressemble soudain à un « stop ». Maman le regarde et dit :

- Il faudra que je sois opérée avant deux mois. Les ligaments de mon genou sont très abimés ; je t'expliquerai.
- Opérée où ?
- A l'hôpital, par le docteur Mansot.

Maman va être hospitalisée pour son opération du genou et je réalise d'un seul coup que c'est pour bientôt. Ce n'est pas une surprise, j'en entends parler depuis que je suis toute petite, car maman a toujours eu des problèmes aux genoux. Je regarde mes parents.

- Tu dois te faire opérer à Paris, dit-il. Là-bas, il y a de grands spécialistes.

- Tu sais bien que ce n'est pas possible, lui rétorque gentiment Maman. C'est beaucoup plus cher à Paris. Il faudrait compter entre 2500 et 3500 euros de notre poche. Sans les frais de déplacement, qui ne sont pas remboursés.

- 3500 euros, 3500 euros.... On peut les trouver. On n'ira pas en vacances. On passera le mois de juillet chez mon frère, à Saint Julien. La campagne, c'est joli aussi.

- Saint Julien, la campagne ! Mais c'est dans la banlieue de Rouen ! Je t'assure, reprend Maman en posant la main sur celle de Papa, le docteur Mansot a bonne réputation.

- Ce n'est pas un spécialiste des articulations. Il vaudrait mieux que tu sois opérée à Paris. Je ferai des heures supplémentaires s'il le faut...

Papa a raison. A Paris, les spécialistes sauront lui refaire un genou tout neuf. Je suis prête à ouvrir la bouche pour la convaincre à mon tour, mais les mots ne franchissent pas mes lèvres. Je réalise soudain qu'à Paris, je ne pourrai pas aller la voir une seule fois.

Je commence à 8h30, maman à partir de 13h et papa à 9H. Alors, il me conduit tous les jours à l'école dans sa belle DS noire.

- On peut passer au garage, papa ? Mes rollers sont restés dans le coffre de la voiture de location que tu essayais hier.

- Encore un détour ! grommelle—il.

- C'est ta faute, précisé-je. Si tu n'étais pas reparti sur les chapeaux de roue hier, j'aurais eu le temps de les prendre dans le coffre.

- ... celui de était derrière klaxonnait comme un fou, avance-t-il.

- S'il te plait, mon petit papa...

« S'il te plait mon petit papa » prononcé d'une voix câline, c'est comme un « sésame ouvre-toi ». Ça marche à tous les coups. Sa tête dodeline.

- Ça ne m'arrange pas. Avant 9h, je dois passer chez ta grand-mère, pour changer une ampoule dans la salle de bains. Elle a téléphoné. En quelques minutes, nous arrivons place Pasteur. Le garage apparaît. Papa met son clignotant, traverse la piste à essence et s'arrête devant le bureau.

- Attends-moi ici. Je ramène tes rollers.

9. Chapitre 3 : Mon père est un gangster

Je me penche pour atteindre les boutons de l'autoradio. Papa et moi, nous n'écoutons pas la même station. Je regarde à nouveau vers le parking, papa referme la grille, ma paire de rollers à la main. Il revient vers la voiture. Dans le rétroviseur, je vois le capot du coffre se lever. J'entends le bruit mat de mes patins qui tombent sur le plancher du coffre, puis le claquement du capot qui se referme.

- Voilà, tu ne pourras pas dire que je suis contre le sport.

Il s'assied, manœuvre le fin levier de vitesses et donne un coup d'accélérateur. La voiture s'engage dans la rue qui remonte vers la place Pasteur. A ce moment, papa soupire :

- Ah ! Zut, j'ai mis les clés de la Peugeot dans le coffre.

La DS stoppe devant l'école. Je saisis mon cartable, me penche pour donner un bisou à Papa et lui glisse à l'oreille :

- Cette fois, tu ne démarres pas avant que j'aie pris mes rollers.
- Mais non. Presse-toi quand même, sinon je n'aurais pas le temps d'aller chez ta grand-mère.
- A midi.

Je sors, enfile les bretelles de mon sac à dos tout en ouvrant le coffre. Mes rollers sont ben là. Aujourd'hui, les récréés seront plus gaies ; je les soulève. La pointe d'un roller s'accroche dans un sac de sport bleu et blanc posé sur le côté du coffre. Je tire, mais le sac résiste. J'avance la main vers le sac et l'empoigne pour le dérocher. Des pièces de monnaie tintent. A travers le tissu plastifié, mes doigts distinguent très

nettement des pièces et je perçois le bruit du papier froissé. J'ai l'impression que ce sont des billets ! Je saisis l'extrémité de la fermeture éclair et tire, ce qui a pour effet de libérer le roller et d'entrouvrir le sac. Des billets ! Plein de billets !

Et puis le sac a bougé. Sur le plancher du coffre, j'aperçois au même moment les clés de la Peugeot de location. Ces clés sont fixées à une étiquette blanche où est inscrit le numéro minéralogique de la voiture. Toutes les clés du garage portent le numéro de la voiture correspondante. L'impression que deux yeux me regardent me saisit brusquement, exactement l'impression que j'ai ressentie hier quand la voiture blanche du hold-up est passée devant moi.

4568 QQ 51

QQ ! Une voiture blanche. De l'argent dans un sac qui appartient à Papa. Papa qui conduisait cette voiture hier après-midi. Mais... Ma cervelle éclate comme si elle venait de recevoir une décharge électrique.

C'est terrible : le gangster qui a commis le hold-up de la poste, c'est Papa. J'ai l'impression qu'un film de deux heures se déroule dans ma tête en une fraction de seconde. Mon père a fait une énorme bêtise. J'éprouve une trouille gigantesque et je reste figée.

Brusquement, sans réfléchir, j'attrape le sac bleu et blanc d'une main, mes rollers de l'autre, je rabats violemment le capot et je détale à toutes jambes en me faufilant entre les voitures.

Je suis incapable de dire exactement par où je suis passée. Tout est arrivé si vite. J'ai chaud, j'ai froid, je frissonne. Je suis très mal.

10. Chapitre 3 : Mon père est un gangster

Je me retrouve assise dans un coin noir, encore tremblante, tenant toujours mes rollers d'une main et le sac du hold-up de l'autre. Je suis très étonnée de me retrouver dans le parking municipal. C'est là que travaille notre voisin. Je suis dans le local technique, une pièce sans fenêtre où il range le matériel de nettoyage du parking. Je ferme les yeux et je respire très fort. D'abord, il faut que je me calme. Si je veux sauver mon père, il faut que je me calme et que je sois en état de réfléchir. Réfléchir.

Le film qui s'est déroulé dans ma tête cent à l'heure juste avant que je n'empoigne le sac se rembobine. Je repars de zéro et je reconstitue ce qui s'est passé. C'est étonnant de simplicité et je suis très étonnée de n'avoir rien soupçonné plus tôt.

Papa m'arrête devant la poste à une heure et demie. Je rentre à l'école. Il va chercher son complice. Jérôme sans doute. Ils se préparent, attendent le milieu de l'après midi pour que la circulation soit plus fluide. Il ne s'agit pas de rester bloqué dans un embouteillage. Ils partent tranquillement et se garent devant la poste vers les trois heures. Jérôme reste au volant. Il conduit bien. C'est un as. Papa se couvre vraisemblablement le visage avec une cagoule, prend le sac de sport, un revolver et entre dans la poste. Il crie : « Haut les mains ! C'est un hold-up ! » en s'approchant des guichets. Il braque les employés et tend le sac ouvert. Les guichetiers paniquent. Ils ouvrent

leur caisse, empoignent pièces et billets à pleines mains et remplissent le sac.

Soudain, la sirène hurle. Papa se détourne brusquement, dévale les marches, plonge dans la voiture dont la portière est restée ouverte. Jérôme fait crisser les pneus et démarre en trombe. C'est à ce moment qu'ils passent devant l'école.

Je reviens en arrière et je mets le ralenti. La voiture blanche passe. Je vois deux personnes à l'intérieur. Celui qui conduit serait donc Jérôme. J'ai bien vu quelqu'un d'assez mince... Le passager serait forcément celui qui a pénétré dans la poste. C'était donc papa. Je fais un arrêt sur image et scrute ma mémoire. Mais l'effort est inutile. Je me souviens parfaitement que le passager était replié sur lui-même.

Ensuite, la voiture se faufile sur la droite pour doubler une camionnette. Les deux yeux. Oui, les deux yeux sont les lettres QQ. D'ailleurs, je me souviens que papa m'a dit une fois que les lettres OO n'étaient jamais attribuées pour ne pas les confondre avec deux zéros.

Quelle histoire ! C'est un incroyable cauchemar.

Je me redresse un peu. Le sac est là. Je saisis l'extrémité de la fermeture éclair et je tire. A mon avis, le sac contient beaucoup d'argent.

Dana ma tête tout est très clair. Après avoir parfaitement reconstitué le film du hold-up, je comprends soudain pourquoi papa a commis une telle bêtise. Il faut être 2500 et 3500 euros pour que Maman soit opérée à Paris. Voilà la preuve qu'il aime beaucoup Maman et qu'il veut pour elle le meilleur chirurgien, quitte à prendre des risques insensés. A mes yeux, c'est beau, c'est noble et c'est une bonne excuse.

11. Chapitre 4 : Rendre l'argent du hold-up

J'ai toujours une carte téléphonique sur moi car Maman dit qu'elle peut m'être très utile pour l'appeler en cas de problème, qu'elle pourrait même me sauver la vie.

J'entre dans une cabine, introduis la carte et compose le numéro 17.

- Commissariat de police. J'écoute.

J'hésite. L'idée qu'à l'autre bout du fil il y a un homme avec un uniforme et un revolver m'impressionne.

- Je vous écoute. Parlez.

- Allo... je...

- Parlez. Qui êtes-vous ?

Je ne dois pas donner d'indices qui permettraient à la police de découvrir qui je suis ou de qui je parle. Je dois être très prudente.

- Je sais où est l'argent du hold-up qui a été commis à la poste hier.

- Tu parais jeune. Dis-moi ton nom, ton âge et ton adresse.

Je ne dois pas répondre à ces questions. Ce sont des pièges. Dans les films policiers que j'ai vus, les inspecteurs essaient toujours de piéger les informateurs. Je raconte l'histoire que j'ai préparée et c'est tout

- Les deux bandits qui ont commis le hold-up se sont battus au moment du partage de l'argent. L'un d'eux s'est échappé avec le sac. Il a couru, couru et j'ai vu où il a caché l'argent.

- Continue. Je note ton témoignage.

Bizarre. On dirait qu'il veut prolonger la communication. C'est sûrement pour essayer de localiser l'appel. J'ai vu ça dans un James Bond. Il faut que je me dépêche.

- Il a jeté le sac dans le local technique du parking.
- Quel parking ? Donne des précisions.
- Dans le parking municipal...

Brusquement, je raccroche. J'ai parlé moins d'une minute. La police n'a certainement pas pu me localiser. Je réfléchis et repense à tout ce que j'ai raconté. Finalement, je ne suis pas mécontente de moi.

La voix du policier résonne encore dans ma tête. Et s'il n'avait pas cru à mon histoire ? S'il m'avait prise pour un petit plaisantin qui voulait faire une sorte de farce ? Avant d'appeler j'étais résolue à regagner l'école le plus vite possible. Maintenant, j'hésite. Rentrer à l'école sans savoir si la police m'a prise au sérieux, c'est risquer de faire échouer mon plan pour mettre papa hors de cause. S'ils ne retrouvent pas l'argent, les policiers vont poursuivre l'enquête, ce qui risque de les conduire à mon père. Sans compter que le sac blanc et bleu a toutes les chances d'être trouvé par quelqu'un et l'argent de disparaître pour de bon. Quelle histoire ! Quel casse-tête !

Je décide d'attendre quelques minutes. Si la police croit mon histoire, elle viendra vérifier. Je ne sais pas où me poster pour surveiller l'entrée du parking. Finalement, je décide de monter au premier étage de la librairie qui fait l'angle. Venir acheter un livre entre deux cours, les jeunes du collège le font tout le temps ? Je suis grande, le libraire n'aura aucun soupçon. D'ailleurs, comme dit Jérôme, ça se passe dans la tête, parce que personne ne semble faire attention à moi.

12. Chapitre 4 : Rendre l'argent du hold-up

Je marche lentement, tout en observant les rues alentour. Rien. Aucune voiture de police à l'horizon. J'entre dans le magasin et je monte rapidement au premier. Je me plante devant la large baie qui surplombe le parking en feuilletant un livre que je viens de prendre au hasard. Une voiture entre dans le parking. Le conducteur s'est garé un peu trop loin du distributeur et il allonge désespérément le bras pour saisir son ticket. Finalement, il ouvre la portière et descend. Quelques véhicules passent. Je prends un autre livre.

Mon Dieu, ce serait terrible si la police ne m'avait pas crue. Plus le temps passe, plus je crains que le gardien ou l'un des employés du parking n'aille dans le local technique et ne découvre le sac. Je ne l'ai pas caché, au contraire, il est posé en évidence sur un carton. Si la police n'est pas arrivée d'ici deux minutes, je descends et je vais le récupérer. Et si la police arrivait juste au moment où je ressortais du local, le sac à la main ? Pélagie prise en flagrant délit. Je souris, mais c'est de l'humour très noir. Ce 'n'est pas drôle du tout.

Alors que je change à nouveau de livre, une voiture de police se gare en face du parking. Un homme en civil et un policier en descendent. Le troisième reste au volant. Le deux premiers se dirigent directement vers la caisse, disparaissent de ma vue. J'attends. Il leur en faut du temps pour parler avec le gardien, se rendre dans le local technique, descendre, allumer la lumière, chercher le sac. Et puis, quand ils l'auront trouvé, ils vont probablement l'ouvrir, regarder les billets, chercher des indices dans le local technique.

Dns les films, les gangsters ont toujours perdu un bouton ou laissé trainer le mégot d'une cigarette de marque très rare et les policiers passent un tes fou à recherche des indices.

Je réfléchis : j'espère que rien n'est tombé de mes poches quand j'étais assise.

Je tourne les pages du livre, mais mes yeux restent rivés sur le parking. Une jeune vendeuse gravit l'escalier, des livres plein les bras. Elle monte sur un petit escabeau et les classe dans les rayons.

Ça y est ! Ils sortent. Ouf ! Celui qui est en civil et que j'imagine être un inspecteur, tient le sac bleu et blanc. Ils ont cru mon histoire. Papa est sauvé.

Quand je regarde ma montre, elle marque 10h30. La récréation est maintenant terminée et la classe a repris.

Il est trop tard pour retourner à l'école. Mieux vaut attendre l'heure de la sortie dans un endroit discret et rentrer à la maison comme d'habitude. Pour la matinée d'absence, il faudra trouver une excuse et ce ne sera un problème que si le maitre exige un mot des parents.

Je marche jusqu'au jardin public, tranquille à cette heure. Je pénètre dans un épais bosquet d'arbustes, m'accroupis contre le tronc d'un laurier et me dissimule le mieux possible. D'ici, personne ne peut me voir.

Ouf ! Le problème du hold-up est réglé. La police va rendre l'argent à la poste, surveiller le parking dans l'espoir que l'un des gangsters reviendra chercher le sac. Bref, ils risquent d'attendre longtemps et l'enquête n'aboutira jamais.

13. Chapitre 4 : *Rendre l'argent du hold-up*

Par contre, il va falloir que j'explique à mon père ce qu'est devenu son sac bleu et blanc. Pauvre papa ! Je l'imagine, effondré, rouge de honte.

« Mon papa chéri, j'ai compris que tu avais commis un hold-up d'amour. Je sais que tu n'es pas un vrai gangster ... »

Non, pas comme ça. Je ne le sens pas.

« Papa. J'ai tout compris. Tu n'iras pas en prison parce que j'ai tout arrangé. Tu es sauvé. Signé : ta fille chérie. »

Ce n'est guère mieux. Je ne sais pas comment m'y prendre. Et puis, de toute façon, je sais très bien que les choses ne se passent jamais exactement comme on l'a prévu. Je veux lui dire que son désir d'envoyer maman à paris pour qu'elle soit opérée par le meilleur chirurgien, c'est une merveilleuse idée ; qu'il est courageux d'avoir osé ce hold-up. Mais je veux aussi lui dire qu'il est impossible de prendre le risque de se retrouver en prison parce que, là-bas, enfermé, il serait trop malheureux et nous aussi. Au fond, je ne veux lui dire qu'une seule chose : qu'il est formidable et que je l'aime très fort.

Midi. J'achève de mettre la table. Maman est dans la cuisine. Je suis clame même si au fond, je ne suis pas très à l'aise. Dès que papa arrivera, j'ai décidé de l'emmener dans ma chambre pour lui parler. Il faut que je le fasse immédiatement. Après, je ne suis pas sûre qu'en avoir le courage.

Tout à coup, la sonnette carillonne sans discontinuer. A cette heure-ci, c'est bizarre. Manifestement quelqu'un de très nerveux ou de très pressé appuie sur le bouton. Maman sort de la cuisine, s'essuyant les mains dans un torchon. Elle ouvre la porte.

C'est Madeleine, la mine décomposée, les yeux remplis de peur et de crainte. Sans dire bonjour, elle avance en s'appuyant sur la petite commode de l'entrée.

- Madeleine... Mais qu'est ce qui se passe ?

Le visage de Madeleine est ravagé par un trouble immense.

- Ah, Claire, c'est terrible.

- Didier a eu un accident ?

- Ah, non. Pas un accident. C'est pire. La police l'a arrêté !

Je me sens blanchir d'un seul coup comme si mon corps s'était soudain vidé de tout son sang. Maman recule d'un pas et tombe sur une chaise plus qu'elle ne s'assied.

- Ah, ma pauvre Claire. C'est terrible, j'en ai les jambes coupées. Quelle histoire ! Les policiers sont venus au garage. Ils m'ont interrogée et j'ai tout de suite trouvé leurs questions bizarres. Ils m'ont demandé où était Didier hier après-midi, ce qu'il avait fait entre 14 et 16h, s'il avait des dettes, si je l'avais vu en compagnie d'un autre homme, si je ne lui avais pas remarqué une attitude étrange ces derniers temps, s'il ne téléphonait pas du garage, si...Enfin, mille questions. Est-ce que je me rappelle, moi !

Ainsi, malgré la restitution de l'argent et la fausse piste sur laquelle j'ai lancé les policiers, l'enquête a abouti.

14. Chapitre 5 : Papa est en prison !

Quand elle est un peu calmée, Madeleine explique les choses plus clairement.

- C'est une affreuse méprise. Ah, si j'avais su ! Jamais je ne serais partie une heure plus tôt hier au soir ! A vous, je peux bien l'avouer, Claire : j'ai rencontré un homme extraordinaire. Il m'a téléphoné un peu avant 6h et il m'a dit : « j'ai pu me libérer plus tôt que prévu, je t'attends dans 10 minutes, on passe la soirée à paris. ». Moi, je lui réponds que je ne quitte qu'à 7h, mais il insiste : Puisque les patrons sont en vacances, je peux bien partir une heure plus tôt, quitte à la récupérer le lendemain. Je vais voir monsieur Didier et comme c'est un homme charmant, il me dit oui. Je pars. A 7h, il a fermé le garage et emporté l'argent de la caisse. Je lui avais dit de le rapporter ce matin pour que je fasse les comptes.

Elle s'arrête, se passe les mains sur les joues, reprend son souffle et continue :

- Donc, ce matin, je bavarde un peu avec monsieur Didier, comme tous les matins, et je lui réclame l'argent de la caisse. « Le sac est dans le coffre de ma DS » qu'il me répond. Il va jusqu'à sa voiture et là, plus de sac ! Rien. L'argent a disparu. Aussitôt, il essaie de se rappeler. « Ah la tuile ! s'affole-t-il en se frappant le front, je n'ai pas refermé le coffre à clé après avoir déposé Pélagie à l'école. J'ai garé ma voiture sur le parking de la résidence de ma belle-mère. C'est sûrement pendant ce temps qu'un voleur en aura profité ». Vous vous rendez compte, en quoi, un quart d'heure vingt minutes, pas plus !

Je blêmis.

Je commence à comprendre. L'argent qui était dans le coffre de la voiture de papa, ce n'était pas l'argent du hold-up, mais celui de la caisse du garage !

Ah, mon Dieu ! Quelle erreur ai-je commise ! Je n'ai pas le temps de réfléchir, Madeleine enchaîne.

- On discute, il fouille la voiture, il regarde partout, il retourne chez sa belle-mère, et chez le boulanger, interroge des passants. Rien. Il revient au garage et m'annonce qu'il va porter plainte au commissariat tout de suite. Il pensait que le voleur ne pouvait pas être loin et que la police avait une chance de le retrouver si on se dépêchait. Là-bas, je ne sais pas ce qui s'est passé. <e<n tout cas, vers les 11h, la police est venue au garage et m'a posé des tas de questions.

Maman est très pâle. Elle a repoussé une assiette et a posé son coude sur la table pour se soutenir. Ses grands yeux expriment une immense détresse. Moi non plus, je ne dis rien. La vision des menottes enserrant les poignets de mon père m'assaille. Madeleine est toute rouge. Elle reprend :

- Que s'est-il passé au commissariat ? Mystère ! Il allait signaler le vol de la caisse du garage et ils l'ont arrêté. Pourquoi ?

15. Chapitre 5 : Papa est en prison !

Moi, j'ai compris. J'ai tout simplement fait une énorme erreur. Le sac ne contenait pas le montant du hold-up mais le montant de la caisse du garage. C'est là qu'une coïncidence fâcheuse de glisse dans l'histoire : le montant du hold-up et le montant de la caisse du garage devaient être à peu près les mêmes. Après mon coup de téléphone, les policiers ont été persuadés que le sac bleu et blanc contenait bel et bien l'argent de la poste. Quand papa est venu porter plainte pour le vol de l'argent du garage, il a probablement expliqué qu'on lui avait volé le sac bleu et blanc qui était dans son coffre. Même sac, même somme. Pour la police, c'est louche.

Quelle idiote j'ai été ! Je suis vraiment la fille la plus débile de la terre ! J'ai voulu sauver mon père, réparer ses erreurs, lui éviter la prison et c'est moi qui l'ai fait accuser. C'est plutôt réussi ! Sans compter les ennuis qui l'attendent quand son patron rentrera de vacances. La porte. Voilà ce qui risque de passer. Il va le mettre à la porte. En plus du tribunal et de la prison, papa se retrouvera au chômage.

Bravo Pélagie ! Tu peux être fière de toi ! Je me flanquerais des claques.

Madeleine a sorti un mouchoir et pleure toutes les larmes de son corps. Maman, elle, reste immobile et silencieuse. La tête me tourne et, soudain, j'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds. Je titube.

- Mon Dieu, mais elle s'évanouit, s'exclame madeleine en me saisissant par le bras.

Cette défaillance fait réagir maman. Elle se lève et me prend les mains.

- Ma chérie, dit-elle, mais qu'est ce qui t'arrive ? C'est le choc. Madeleine, allongeons là. Je vais lui donner quelque chose.

Je me laisse tomber sur le canapé. Madeleine soulève mes jambes. Maman revient avec un sucre et de l'alcool de menthe.

- Ce n'est rien, dis-je. C'est déjà passé. N'aie pas peur, maman, ça va aller maintenant.

- Avale ça, ma chérie, ça va te faire du bien.

Et si je lui avouais tout ? Si je racontais ce que j'avais imaginé ? Si j'expliquais que c'est moi qui ai pris le sac pour le rendre à la police ? Je n'ai pas le temps de réagir. Elle se relève, se tourne vers Madeleine et parle.

- Je crois qu'elle va mieux. Elle est choquée par ce qu'elle vient d'apprendre ; il faut qu'elle se repose un peu. Ce n'est pas la peine qu'elle aille à l'école tantôt. Pouvez-vous la garder avec vous au garage le temps que je revienne ?

- Bien sûr, Claire, mais...

- Merci. Moi, je vais au commissariat. On n'arrête pas quelqu'un comme ça. Il fut que je sache ce qui s'est passé. Didier a surement besoin de moi.

Tout en parlant, maman a enfilé son manteau et glissé des papiers dans son sac. Elle me montre une clé de l'appartement et la pose sur la table. Elle est pressée, décidée, volontaire. Elle se penche et m'embrasse.

- Ne t'inquiète pas. Dès que je le peux, je reviens te chercher.

Je suis une nouvelle fois sur le point de tout avouer, mais elle tourne déjà les talons et quitte la maison.

16. Chapitre 5 : Papa est en prison !

Madeleine s'assied à côté de moi sur le canapé, me passe le bras autour des épaules et m'attire vers elle. Elle me parle comme si j'étais encore un bébé. J'ai envie de résister mais ses bras sont finalement réconfortants.

- Ma petite chérie. Quel malheur !

Je me laisse bercer, mais je n'écoute plus ses longs commentaires. J'ai honte. Pire, je me sens coupable. C'est moi qui ai fourré mon père dans cette situation impossible. Comment réparer les dégâts ? Dire la vérité, c'est clair. Il faut que je parle au commissaire et que je lui explique que j'étais dans la cour de l'école quand le hold-up a eu lieu et que ce holdup m'a perturbée. C'est pour cette raison qu'en voyant le sac de billets, j'ai cru que c'était l'argent de la poste. En toute logique, le commissaire devrait comprendre et relâcher papa.

Mais croira-t-il une gamine qui raconte une histoire à dormir debout ? Ne va-t-il pas me répondre : « Tu es adorable, mais s'il suffisait qu'une petite fille vienne raconter un joli mensonge pour qu'on libère son papa, il n'y aurait plus personne dans les prisons. Un enfant ne peut pas admettre que son père a commis un vol ou un crime. Il lui trouve toujours mille excuses. Mais moi, je suis commissaire de police et je ne peux pas prendre en compte les désirs des enfants. »

Inutile. Aller à la police, ce serait risquer de confirmer que papa est bel et bien coupable.

- ... Pendant trois ou quatre jours et ce sera fini. Ma pauvre petite chérie. Ne t'en fais pas. madeleine est là. Calme-toi, ma colombe. Tout ira bien...

Je n'avouerai donc rien.

Aussitôt, c'est comme un grand vide dans ma tête et je me sens complètement désemparée. C'est insoutenable de se dire qu'on est impuissant. Madeleine me berce. Soudain, une idée complètement folle me traverse l'esprit. Je me redresse.

« La seule solution pour innocenter papa, c'est de retrouver les véritables gangsters ! »

17. Chapitre 6 : Qui a loué la voiture blanche ?

Quand nous arrivons toutes les deux au garage à 13h30, Jérôme attend devant la porte de l'atelier.

- Quel bazar ! lance-t-il dans ma direction dès que je descends de la voiture de Madeleine.

Il bat l'air avec ses doigts comme s'il venait de se donner un coup de marteau.

- C'est pas le moment, mon petit Jérôme, prévient Madeleine. Tu n'es pas drôle.

- C'était pour rigoler.

- Tu ferais mieux de passer par l'intérieur et d'ouvrir l'atelier. Monsieur Georges a rendez-vous pour la vidange de sa voiture.

- Oh, mais je suis tout seul, proteste-t-il.

- Et alors, le houspille Madeleine d'un ton sec, tu sais faire une vidange. N'insiste pas, j'ai les nerfs à vifs.

Jérôme entre dans le bureau et disparaît par la porte de communication avec l'atelier. Madeline appuie sur les interrupteurs des pompes à essence. Tout s'allume. Puis elle vérifie rapidement factures et contrats de location et repousse la corbeille à papiers d'un coup de pied.

Madeleine reste efficace et organisée même pendant la tempête. Moi, je me fais petite. J'ai besoin qu'elle m'oublie un peu.

J'ai pris la décision de démasquer les véritables gangsters mais je me demande comment je vais m'y prendre.

Ma « baby sitter » s'installe sur un tabouret derrière son bureau. Elle décroche le téléphone et appelle son amoureux. Moi, je m'assois à la table, je prends un crayon et je gribouille n'importe quoi.

- Allo, mon minou ? Ah si tu savais ce qui m'arrive ! Une horreur ! Un vrai cauchemar depuis ce matin.

Et blablabla, et blablabla... tout y passe : le vol du sac, les policiers, la garde à vue de mon père, ses émotions, ses vapeurs, ses tremblements, son angoisse, son oppression respiratoire et tout le reste.

- Le pire, c'est que c'est moi qui suis responsable de la caisse. Imagine si l'argent du garage n'est jamais retrouvé ? qui est ce qui écopera quand les patrons rentreront ?

Elle parle vite, s'emballe, dramatise à l'extrême le moindre détail.

- Ils m'ont posé 1001 questions. J'ai dit ce que je savais. Je ne vois pas où ils veulent en venir. Alors...Non, je...

Pauvre papa. Madeleine ne te trahira pas, mais elle ne se mettra pas en première ligne pour te défendre. C'est normal après tout. Elle n'y est pour rien. Cette pensée me conforte dans l'idée qu'il faut que j'agisse. Moi qui suis à l'origine du malheur.

Récapitulons. Qu'est ce qui pourrait me mettre sur la piste des gangsters ? ...

Aucune réponse ne me vient à l'esprit. Ah ! Quelle sottise j'ai été, ce matin, quand j'ai pris le sac sans réfléchir. Et tout ça parce que les pièces ont tinté dans le sac. Des pièces...le sac...non, pas seulement. Il y avait aussi les deux lettres QQ...

18. Chapitre 6 : Qui a loué la voiture blanche ?

Si j'ai cru que papa avait commis ce hold up c'est bien à cause de la plaque d'immatriculation de la voiture qu'il conduisait hier.

Donc, il est très possible que cette voiture soit réellement celle qui a servi pour le hold-up. Papa essayait la voiture parce qu'elle était réservée par un client qui devait la louer dans l'après-midi. L'homme qui a loué cette voiture, voilà précisément un client qui m'intéresse très fort.

Madeleine est occupée avec deux dames à la caisse. Je vois Jérôme à travers la vitre qui me sépare de l'atelier. Il a levé une voiture sur le pont et s'affaire à la vidange.

Devant moi, sur le bureau, il y a le grand cahier où Madeleine note toutes les locations de voitures ; il est ouvert à la page d'aujourd'hui. La page qui m'intéresse, c'est évidemment celle d'hier.

Je reviens une page en arrière. La page est séparée en tranches horizontales. Au début de chaque ligne est notée l'immatriculation de la voiture louée.

658 PR 51... 3204 PS 51 ... 3666 QB 51...

Nous n'habitons pas dans le département 51, mais papa m'a expliqué un jour que toutes les voitures de location sont immatriculées dans ce département, parce que les taxes y sont moins élevées.

8957 RG 51 ... 4568 QQ 51...

La voilà. Mon doigt suit fébrilement la ligne et je lis les indications scrupuleusement notées par Madeleine.

Peugeot 205 blanche 4568 QQ 51

Heure de sortie du garage : 14h05

Heure de retour au garage : 16h35

Nom du client : Cordouani Marc

Adresse du client : Hôtel Métropole

Montant de la facture : 99,40 euros

Mode de paiement : espèces

Hum... si le client a laissé l'adresse d'un hôtel de la ville, et payé en liquide, c'est qu'il ne voulait pas laisser de trace. Marc Cordouani a toutes les chances d'être un faux nom. Dans ce cas, je n'avance pas beaucoup.

Les dames sortent du bureau. Plusieurs messieurs entrent en même temps. Je sens un courant d'air froid dans mon dos. Madeleine est aimable mais le ton de sa voix a changé.

Je suis trop pessimiste. Si le client a donné un faux nom et des renseignements qui ne peuvent aider à le démasquer, cela prouve qu'il avait bien préparé son coup. Pour moi, la location de la voiture a bien été faite par le gangster. Il n'en reste pas moins vrai que cette Peugeot blanche n'est pas une voiture téléguidée et qu'il a fallu un chauffeur pour la conduire.

19. Chapitre 6 : Qui a loué la voiture blanche ?

Jérôme bougonne. Madeleine l'a houspillé à plusieurs reprises parce que les voitures des clients n'étaient pas prêtes et cela l'a mis de mauvaise humeur. Il cherche un outil. Comme il ne le trouve pas, il fouille sur l'établi à la manière d'un sanglier retrouvant un champ de maïs.

- Pousse-toi. Tu vois bien que tu vas tomber dans le bac de vidange.

Au hasard je prends une clé plate qu'il a posée et la lui tends.

- Tiens, elle est là.

Une chance, je tombe juste. Il est étonné. Il la saisit et grogne deux syllabes sourdes en guise de merci. Petit à petit, sa mauvaise humeur tombe un peu. Je lui demande à brûle-pourpoint :

- Tu as vu le client qui a loué la Peugeot blanche ?

- Non... c'est pas le client qui est venu la chercher.

- C'était qui, alors ?

- Le coursier de l'hôtel Métropole. Le garage a un accord avec l'hôtel Métropole. L'hôtel envoie chercher la voiture par un coursier. Pour ramener la voiture, c'est pareil. Les clients, on ne les voit jamais.

Bien. Je viens d'avancer d'un petit pas. Marc Courdouani était forcément client de l'hôtel Métropole hier, sinon le coursier ne lui aurait pas remis la voiture.

- Avec les clients ordinaires, c'est toujours long et compliqué. Le coursier du Métropole est au courant. On gagne du temps.

C'est habile de la part de Marc Cordouani. Ainsi, il y a moins de témoin.

- Mais pourquoi tu me poses toutes ces questions ?

- Je m'ennuie, Jérôme. C'est juste histoire de bavarder un peu.

Vers 14h30, Madeline se lève et me dit :

- Je cours en face pour acheter un journal tant que c'est calme.

Je lui fais signe que je monterai la garde. Elle sort et je la vois traverser le boulevard. Jérôme est sur le parking des voitures de location. Quelle aubaine ! J'attrape l'annuaire et je l'ouvre à la rubrique Hôtels des pages jaunes.

« Hôtel de la marine, des marchands, Métropole... »

Je décroche et compose le numéro.

- Hôtel Métropole à votre service.
- Bonjour monsieur... je... Je suis la fille de l'un de vos clients, Marc Cordouani. J'ai besoin de lui parler.
- Désolé, mademoiselle, vos parents ont quitté l'hôtel hier soir.
- Ah... Et vous ne pouvez pas les joindre ?
- Non, mademoiselle. Ils n'ont pas demandé de faire suivre les messages. Mais je suis heureux de vous voir au téléphone. Ils sont partis précipitamment et votre maman a oublié un paquet dans la chambre. Si vous pouviez m'indiquer l'adresse où je peux lui expédier...
- Un paquet...

J'éprouve un court moment de panique. Quelle adresse pourrais-je donner ? Prudence.

- Euh... Je vais téléphoner à des amis. Ils passeront le chercher, ils habitent dans votre ville.
- Je vous en remercie. A votre service !

20. Chapitre 6 : Qui a loué la voiture blanche ?

Il raccroche. Je jette un regard inquiet vers la Maison de la presse. Madeleine est toujours là-bas.

Quel bond prodigieux dans mon enquête ! Le conducteur de la Peugeot blanche qui m'a paru si mince quand la voiture est passée devant l'école était probablement cette femme. Brusquement, j'ai le sentiment d'être dans une impasse. Le fil qui me relie à ce Mar Cordouani vient de se rompre : les Cordouani ont quitté l'hôtel. Comment retrouver leur trace ?

Je deviens triste. En ce moment, mon père doit se morfondre dans une cellule à la fenêtre garnie de gros barreaux. Maman s'active sans doute. A-t-elle pu le voir, lui parler, apprendre de quoi papa est accusé ? Je doute de moi. Je pose mon front dans mes mains. Est-ce que ce ne serait pas mieux si j'avouais ?

- Mon petit cœur !

Madeleine me surprend en entrant dans le bureau.

- Mais tu en fais une tête. Tu penses à ton papa, n'est-ce pas ? Ma pauvre petite...

Elle s'approche, m'enveloppe de ses bras et j'ai à nouveau droit à un gros câlin. Un peu avant 16h, Madeleine me donne 2 euros et me dit d'aller acheter un gouter chez le pâtissier.

- Ma pauvre chérie, toutes ces histoires te rendent si triste, un petit plaisir ne te fera pas de mal. Et puis te promener te changera les idées.

« Ma pauvre chérie ! ». Elle m'agace quand elle me parle de cette façon. J'ai l'impression qu'elle s'adresse à un bébé. Je ne réponds pas. Aller acheter un gâteau, c'est aller en ville. C'est le prétexte que je cherchais. Je lui adresse un grand sourire triste en penchant la tête ; Elle me pose un baiser sur le front en répétant deux ou trois fois ses « ma pauvre petite chérie ! »

- Je regarderai un peu les vitrines pour passer le temps. Ne t'inquiète pas lui dis-je en me dégageant.

Il y a plusieurs boulangeries dans la ville. Je choisis celle qui est située près de l'hôtel Métropole. En passant, je récupérerai ce que la femme qui accompagnait Marc Cordouani a oublié dans sa chambre.

Tout en marchant, je pense à maman, à papa. Je suis toujours inquiète. J'irai tout raconter si mon enquête échoue.

L'hôtel Métropole est un bâtiment ancien dont la façade est plutôt jolie. Mon cœur bat un peu plus vite au moment où je pousse la porte, mais je n'hésite guère. Tant de culot me surprend moi-même.

- Bonjour, dis-je à l'homme assis à la réception. La fille de Mme Cordouani m'a téléphoné parce que sa maman a séjourné dans votre hôtel et qu'elle a oublié un paquet et...

Quelle explication tarabiscotée ! J'ai l'impression que je ne parviendrai jamais au bout de ma phrase.

- Ah, oui, je me souviens, s'exclame le réceptionniste. J'ai eu mademoiselle Cordouani au téléphone tout à l'heure.

21. Chapitre 6 : Qui a loué la voiture blanche ?

Coup de chance, cela va m'éviter des explications supplémentaires. Mais pourvu qu'il ne reconnaisse pas ma voix ! Apparemment, non. Il tourne les épaules et disparaît dans une pièce d'où il revient quelques secondes plus tard, tendant un sac en plastique blanc marqué « Windsor ». Il ajoute dans un grand sourire :

- Monsieur et madame Cordouani ont reçu un coup de téléphone. Quelque chose d'urgent. Ils ont quitté l'hôtel précipitamment. Alors qu'ils ne devaient partir qu'aujourd'hui vers midi. Il aurait été dommage que ce sac soit perdu. Voilà, ajoute-t-il en me le tendant.

Je prends le sac en évitant son regard et amorce un demi-tour.

- Merci beaucoup, au revoir ;
- A votre service. Bonsoir.

Dès que je suis sur le trottoir, je me sens soulagée, libérée du regard du réceptionniste dans mon dos. Ouf ! Soulagée mais déçue et honteuse. Je n'ai rien appris et, en plus je viens de me rendre coupable d'un vol.

Idiote, moucharde et maintenant voleuse. Pas mal !

Dans les poches d'un vêtement déjà porté, j'avais une chance de trouver une clé, des papiers, un ticket de carte bleue. Enfin, des indices, quoi. Au lieu de ça, à l'intérieur du sac en plastique Windsor, il y a un vêtement neuf dans son emballage d'origine. Je range le vêtement – c'est un tailleur – dans le plastique et poursuis ma route vers la boulangerie.

Idiote, moucharde, voleuse... mais pas à court d'idées.

Je crois que l'inquiétude que me cause l'arrestation de papa et le sentiment d'urgence stimulent ma petite cervelle. On dirait qu'elle tourne à 6000 tours/minute, comme dit Jérôme.

En poussant la porte de la boulangerie pour m'acheter un gouter, je n'ai pas prêté attention à l'enseigne du magasin, écrite en lettres dorées sur la porte de verre : *au croissant chaud*. Ce n'est qu'au moment où la vendeuse a enveloppé mon mille-feuille (j'adore les mille-feuilles) dans un joli papier portant la même inscription dorée que l'idée jaillit. La boulangerie *au croissant chaud* enveloppe ses gâteaux dans du papier imprimé « au croissant chaud ». Donc un vêtement neuf emballé dans un sac plastique Windsor a probablement été acheté dans un magasin s'appelant Windsor. Logique.

Voilà pourquoi je franchise en ce moment le seuil du magasin Windsor situé dans l'une des rues commerçantes de la ville. C'est une boutique très chic. La patronne est mince, très élégante, porte une robe écossaise ornée d'une broche dorée splendide, mais discrète. Très style anglais. Elle m'impressionne un peu, en tout cas plus que le réceptionniste de l'hôtel. Elle baisse la tête et me regarde par-dessus les verres de ses lunettes demi-lune.

- Mademoiselle.
- Bonjour Madame. Je viens de la part de ma maman, qui vous a acheté ce tailleur hier...

Je pose le sac sur le comptoir. Elle l'ouvre et inspecte la pochette qui 'a pas été ouverte.

- Maman est partie à l'étranger pour son travail et elle m'a demandé de vous le rapporter parce qu'elle a changé d'avis.
- Ce n'est pas sa taille ? interroge la marchande.

Je suis embarrassée. Je m'empêtre dans un mensonge. J'étais sûre d'improviser aisément mais cette dame me met mal à l'aise.

D'autant plus que je ne sais pas ce qu'il est possible d'apprendre sur cette madame Cordouani en rendant le tailleur qu'elle a acheté la veille.

- Si... Enfin ce n'est pas pour ça.
- Il lui plaisait beaucoup hier. Je me souviens parfaitement. Elle l'a essayé et ...
- Elle est partie en ... Afrique et un tailleur ce n'est guère pratique là-bas...

Je rougis et baisse les yeux. Elle remarque mon trouble et n'y est pas insensible.

- Evidemment, toi, tu n'y es pour rien. Je vais donc le reprendre puisque c'est la règle dans un magasin Windsor, mais tu diras à ta maman que...
- Oh, mais elle a dit qu'elle viendrait vous voir dès son retour et qu'elle vous achèterait autre chose.
- Ah... soupire la dame en réprimant un court sourire.

Elle pose le tailleur sur une table voisine et se dirige vers la caisse. Aïe ! Elle va me rendre de l'argent. Je n'y avais pas pensé. J'espérais secrètement obtenir un quelconque indice me permettant de retrouver cette madame Cordouani, pas récupérer des sous. Voleuse ! J'ai volé le tailleur et maintenant je vais escroquer la marchande. Mon palmarès s'accroît.

- Puisqu'elle reviendra, je ne vais pas te rendre ton chèque, je vais te donner un papier. Ce sera un avoir. Tu lui donneras et tu lui diras que je suis à son service pour la satisfaire lors de futurs achats.

Instinctivement, je tends la main et prends le bon. Un bon gris-bleu où la grosse écriture de la marchande a porté le nom et l'adresse de ma supposée maman et un avoir de 230 euros.

Madeleine est soulagée de me voir de retour.

- Je commençais à m'inquiéter. Voilà une heure que tu es partie.
- J'ai fait les vitrines...
- Tu aurais dû regarder ta montre. Ma pauvre chérie, je m'inquiétais, tu sais...

23. Chapitre 7 : un cheque de trop

C'est l'heure d'affluence au garage. Les clients reprennent les voitures qu'ils ont confiées le matin pour l'entretien. Ils font le plein d'essence, achètent un bidon d'huile ou des essuie-glaces. Les voitures de location rentrent. Madeleine doit faire face. Elle encaisse le carburant, surveille les pompes de peur qu'un filou ne parte sans payer, fait signer les contrats, tamponne les chèques. C'est ce qu'elle appelle le coup de feu.

Madeleine m'oublie. Je sors une BD de mon sac et je fais semblant de lire. Entre deux pages, je glisse l'avoir que m'a rendu la marchande.

Mlle Sophie Pérez 13 rue Michel Mater 91100 Corbeil Essonnes
--

Cette Sophie Pérez devait être bien sûre d'elle pour précéder à quelques achats. Il est vrai que, dans cette ville, elle était connue sous le nom de Cordouani. Le rapprochement était difficile à établir... Je n'ai guère le choix. Je suis obligée de faire le pari que Sophie Pérez est l'un des deux gangsters. Donc, il faut vérifier et aller à Corbeil-Essonnes. Mais comment ?

Finalement, j'ai une idée. La maison de la Presse est bondée à cette heure. Je feuillette un magazine, puis un autre. *Top-Rock ; Jardins et jardiniers ; Pêche en mer*. Non, il risque d'y avoir des amateurs ; je cherche un magazine qui n'a aucune chance d'être acheté. Un magazine qui n'intéresse personne.

Je me déplace en lisant les titres ; il y en a sur la maison, les bateaux, les enfants, les animaux. Il y en a pour les jeunes, les vieux, les femmes, les enfants, les jeunes filles, les pêcheurs, les chasseurs, les randonneurs, les skieurs les surfeurs. Ils sont beaux, attirants et les couvertures semblent appeler les clients. La vidéo facile, Montagne et VTT, laines et tricots, Iles et Voyages. Non. Des titres trop accrocheurs.

Je repose une revue et reviens un pas en arrière. *Sophrologie analytique*. Quel titre bizarre ! Je l'ouvre. Pas une photo, pas un dessin. C'est écrit si petit qu'on a l'impression que la page entière est gris foncé. J'essaie de lire quelques lignes, mais je ne comprends rien. Je suis sûre qu'aucun client ne s'intéresse à la sophrologie analytique.

C'est bon. Je me décide. J'ouvre *sophrologie analytique* au hasard, tire discrètement l'avis au nom de Sophie Pérez de la poche de mon anorak et le glisse à l'intérieur du magazine. Avant de le refermer, et de le reposer sur le rayonnage, j'enregistre le numéro de la page : 132.

En sortant de la Maison de la Presse, je vais jusqu'à la cabine téléphonique en faisant attention ; Madeleine ne doit rien remarquer. Heureusement pour moi, il y a tant de va-et-vient dans le garage qu'elle ne tourne pas la tête dans ma direction.

Je compose à nouveau le 17, et en vingt secondes, je prévient la police que le nom et l'adresse de l'un des gangsters du hold up de la poste figure sur un papier dissimulé page 132 de la revue *Sophrologie analytique* à la maison de la Presse ; et je raccroche rapidement. je regagne le garage.

24. Chapitre 8 : Pause gratuite pour le mécanicien

Maintenant, je regarde le boulevard, le nez presque collé contre la vitre du bureau Il est 6h30. Cela fait presque une demi-heure que j'attends.

- Ma pauvre chérie, sois gentille, ne reste pas dans mes jambes, me dit Madeleine toutes les deux minutes.

La police ne vient pas. Je ressens la même angoisse que ce matin au premier étage de la librairie. Les policiers vont-ils me croire cette fois encore ? Ne vont-ils pas s'imaginer que c'est une plaisanterie ? Logiquement non, puisque ce matin ils ont trouvé l'argent à l'endroit précis que j'avais indiqué.

- Oui, monsieur Bernard, votre voiture est prête. Voyez avec Jérôme, il a les clés.

Maman non plus n'arrive pas. Je m'inquiète. Qu'a-t-elle fait depuis midi ? La nuit commence à tomber. Le ciel s'assombrit et les lampadaires s'allument. Le crépuscule m'angoisse.

Papa me manque soudain terriblement. Peut-être parce qu'à cette heure, les autres jours, il me dit de commencer à ranger mes cahiers. Peut-être parce qu'il y a déjà trop longtemps que je n'ai pas entendu sa voix grave ; j'ai besoin de lui et il n'est pas là. Par ma faute...

Une grande tristesse m'envahit et pour un peu, je pleurerais. Je réagis et me frotte énergiquement les yeux. Je regarde la pendule. 7h20.

« Si la police n'est pas là dans cinq minutes, je retourne à la Maison de la Presse et je récupère le papier. »

J'ai l'impression étrange d'avoir déjà prononcé cette phrase. Je me souviens, c'était ce matin et je pensais au sac bleu et blanc.

- Oh ! Monsieur Georges. Vous êtes coquin ce soir !

Madeleine s'offusque et rit si fort que je tourne la tête vers elle et que je reprends contact avec la réalité.

- Mais non, répond monsieur Georges. J'ai simplement voulu dire que le rose vous va bien.

Au moment où je regarde à nouveau en direction de la Maison de la Presse, une voiture de police arrive. « Ouf ! Maintenant, il 'y a plus qu'à prier ! »

21h. Maman et moi sommes assises sur le canapé et nous essayons de regarder la télévision. Je n'ose pas lui poser de questions. J'ai remarqué que son regard ne suivait pas les images du film. Elle réfléchit. Et puis elle m'a déjà gentiment expliqué que papa est en garde à vue, c'est-à-dire qu'il reste au commissariat pendant 24 heures.

- Papa ne rentrera pas à la maison ce soir, m'a-t-elle dit ? il faut te montrer patiente. Et ne t'inquiète pas, tout ira mieux demain.

Elle a passé son bras autour de mon épaule et depuis, je ne bouge plus, serrée contre elle comme quand j'étais petite.

- Papa a raison. Finalement, j'irai à Paris ;

Mais même ce sujet important ne me permet pas d'engager une vraie conversation. Je pense à papa qui va passer sa première nuit enfermé...

25. Chapitre 8 : Pause gratuite pour le mécanicien

La sonnette qui retentit nous fait sursauter. Maman jaillit du canapé comme un ressort. Elle se précipite vers la porte et ouvre d'un coup.

Papa est là, immobile, le visage fatigué, les bras tendus vers nous.

- Didier !
- Papa !
- C'est idiot, j'ai oublié mes clés au garage...

C'est l'étreinte des grands jours. Papa nous prend dans ses bras, nous serre, nous embrasse. Au moment de refermer la porte, je remarque que papa a rapporté un sac. Le fameux sac bleu et blanc.

- C'est un quiproquo, explique Papa quand les effusions sont terminées. Ils ont cru que j'étais le gangster qui a fait le hold-up de la poste. Il faut dire qu'il y a des coïncidences extraordinaires.

Et il raconte ce que les policiers lui ont expliqué quand ils l'ont relâché. L'argent, le sac bleu et blanc retrouvé dans le parking. Maman écoute sans l'interrompre. Moi, je sais déjà mais je me tais.

- Tout à l'heure, vers 18h, ils ont reçu un coup de téléphone anonyme. Un papier au nom de l'un des gangsters était caché dans un journal de la Maison de la Presse. Tu te rends compte, juste en face du garage ! C'était une adresse dans la région parisienne. Ils ont téléphoné à leurs collègues qui y sont immédiatement allés. La police de Corbeil a arrêté une femme. Il paraît qu'elle n'a pas résisté et qu'elle a donné le nom de son complice.

Papa se détend. Il raconte son aventure avec un soulagement tel qu'il ponctue ses récits de quelques rires.

- Quand les policiers ont annoncé le nom du complice, j'ai tout compris. Antoine Godichot, alias Marc Cordouani, le nom du client qui a loué une Peugeot blanche au garage hier après-midi. Non mais vous vous rendez compte ? Une voiture du garage a servi pour le hold up !

Je suis tellement soulagée et papa est si heureux que je me demande si ce n'est pas le moment de dire la vérité. Plus tard...

- Ils m'ont libéré et ils m'ont fait des excuses, poursuit-il en nous embrassant tout à tour. Finalement, j'ai eu droit à quelques heures de pause.

Il secoue la tête de droite à gauche à plusieurs reprises et rit. Une idée amusante lui traverse l'esprit :

- Une pause gratuite. Pour un mécanicien qui ose gratuitement des pneus toute la journée, c'est rigolo, non ?

On rit aussi, sans savoir si c'est son rire qui nous entraîne ou le jeu de mots qui nous amuse. Peu importe, n'est heureux d'être tous ensemble. Maman semble sortir d'un long cauchemar. Elle se lève du canapé et se dirige vers la cuisine en s'exclamant :

- Tu dois avoir faim. Et moi qui n'ai rien préparé !

26. Chapitre 8 : Pause gratuite pour le mécanicien

Ce matin, la circulation est fluide. La DS de papa roule sans bruit. Pour une fois, il a accepté que je prenne place à côté de lui, à l'avant. J'ai l'impression d'avoir grandi de plusieurs années.

- Madeleine va être contente que tu sois de retour, dis-je, histoire de parler. Hier, elle était complètement débordée.
- Il y avait Jérôme. Pour une fois que la « pause gratuite » était pour moi.

Il sourit encore de son jeu de mots. J'imagine que Madeleine sera la première à l'entendre, « Pause gratuite », Jérôme et les clients y auront droit toute la journée. Dans le fond, c'est bon signe, signe que son arrestation et que la dizaine d'heures qu'il a passées, enfermé dans une cellule de commissariat n'ont pas atteint son moral.

- Sacrée Madeleine. Avec toute cette histoire, je ne n'ai pas eu le temps de le dire à ta mère : Madeleine nous invite à ses fiançailles le 28.

La DS remonte la rue. Feu rouge.

- Aujourd'hui, elle sera encore seule avec Jérôme une partie de la matinée, ajoute-t-il. Je dois retourner au commissariat pour signer des papiers.

Feu vert. Redémarrage en douceur.

- Et puis, poursuit-il, ils doivent m'expliquer certaines choses ; c'est vrai, cette histoire de coup de téléphone anonyme à la police par exemple, je voudrais comprendre...

Son œil pétille de malice. Aie, il se pose des questions. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit. Oui ou non, dois-je lui dire la vérité ? Une chose m'arrête : j'ai peur. Après tout, la confusion était possible (don excusable) et j'ai tout réparé en livrant le nom de l'un des gangsters à la police. « Je lui dirais, promis, mais plus tard, beaucoup plus tard ».

Nous atteignons la place Pasteur, puis nous remontons la rue de la poste. Papa jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Les clignotants droits de la DS s'allument et la voiture se gare devant l'école. Je dégrafe ma ceinture, me penche, lui entoure le cou et lui pose un gros baiser sur la joue.

- Salut ma puce. Travaille bien.
- Bof, on a encore grammaire...

Je descends, contourne la DS et ouvre le coffre pour prendre mes rollers. A ce moment, papa me rejoint. Il me regarde et son œil me semble brillant, malicieux.

- J'ai encore le sac bleu et blanc. Alors ce matin, je vais verrouiller le coffre. Des fois que mon voleur serait à nouveau tenté...

Je prends mes rollers. Papa claque le capot et tourne la clé. La DS redémarre. Je la regarde s'éloigner, la bouche ouverte, le cartable et les rollers au bout de chaque bras. Je rougis.

Et s'il avait commencé à comprendre ?